



Clef des mots et sens de l'écriture

COMMUNICATION DE MARCEL LOBET
A LA SEANCE MENSUELLE DU 13 FEVRIER 1988

Dans une précédente intervention, j'ai cerné l'identité littéraire de l'écrivain considéré tout à la fois comme un sourcier et un porteur d'eau¹. Aujourd'hui, je voudrais adopter le ton plus libre de l'homme qui a mené de front, pendant plus d'un demi-siècle, la double expérience du journaliste et de l'écrivain, tout en observant le rapport traditionnel entre l'art d'écrire et les disciplines rigoureuses des grammairiens, des linguistes et des sémanticiens.

Mes « enfances », comme on disait jadis, m'orientaient vers la philologie ou, du moins, vers la découverte des mots. Je me sentais le frère de René Daumal² qui, dès l'âge de quatre ans, jubile en apprenant, par sa sœur aînée, que le dictionnaire sert à connaître le sens des mots. Le futur écrivain du *Mont Analogue* est fou de joie devant cette découverte d'enfant-poète, et il s'écrie : « Alors, je suis sauvé, je suis sauvé... » J'ai éprouvé le même sentiment, le jour où mon père s'est abonné aux fascicules du *Larousse*³ qu'il fit relier plus tard en deux volumes.

¹ « Sourcier et porteur d'eau. Remarques sur l'identité littéraire de l'écrivain », séance mensuelle du 10 mai 1986, *Bulletin de l'ARLLFB*, Tome XL, IV, n° 2.

² René Daumal (1908-1944). Poète précoce, il fut un des fondateurs de la revue *Le Grand Jeu*, la première publication d'avant-garde qui me tomba entre les mains, dans ma jeunesse. Daumal m'attira ensuite par son approche des religions orientales et par un savoir ésotérique renforcé par sa rencontre avec l'étrange Gurdjieff (1877-1949), auteur des *Récits de Belzébuth à son petit-fils*. Le « Socrate moderne » a influencé non seulement Daumal mais aussi Aldous Huxley et Katherine Mansfield. L'œuvre la plus connue de Daumal est le *Mont Analogue*, roman symbolique inachevé. Cet esprit avide d'absolu a étudié Jarry, Lautréamont, Nerval et Rimbaud.

³ Dans notre maison où il y avait très peu de livres, le *Larousse* en deux volumes faisait figure de Torah, de livre sacré. Il était interdit à notre jeune âge, à cause des « nudités » dont il était illustré. Un jour, après une opération assez grave, mon frère cadet, entouré de sollicitude, osa demander, comme une faveur insigne, la permission de feuilleter le Dictionnaire, lequel lui fut apporté aussitôt dans un silence quasi religieux.

En marge des devoirs scolaires, je notais, dans un gros cahier relié de toile noire, et à l'insu de mes professeurs, tous les mots nouveaux rencontrés au hasard de mes lectures. Mots étranges parfois pour leur graphie, leur consonance et leur signification mystérieuse. Première approche du signe et du sens, précoce aperception du salut par l'écriture.

*

Pendant mes humanités gréco-latines, j'ai continué la chasse aux mots rares, tandis que mes condisciples — collectionneurs de papillons, hannetons, timbres-poste et boîtes d'allumettes — se moquaient de moi en m'appelant un « littéraire ». Opprobre aux yeux des réalistes, — aujourd'hui encore et peut-être plus que jamais.

L'actuelle classe de quatrième s'appelait alors la Syntaxe.

Pour le premier travail laissé à notre discrétion de « syntaxien », j'ai choisi la *Chanson de Roland* dont le vocabulaire m'intriguait. Déjà le moyen âge exerçait sur le collégien un vif attrait qui m'orienta, plus tard, vers Godefroid de Bouillon, Baudouin de Constantinople et les croisades, vers l'Islam et le contre-Islam incarné par les Templiers. L'envoûtement s'est prolongé durant toute ma vie puisque mon livre testamentaire, dans le domaine de la fiction, c'est le journal d'un Templier : *Nathanaël*⁴.

*

En classe de rhétorique, je fus marqué par une révélation qui a déterminé ma carrière de critique. Un jour, au lieu de nous expliquer Cicéron ou Démosthène, Bossuet ou Mirabeau⁵, le professeur a ouvert un livre jaune qui venait de paraître.

⁴ Publié aux Éditions des Éperonniers, ce roman médiéval est la version refondue, abrégée, de deux œuvres antérieures : *Le Fils du Temple* (1977) et *Le Temple éternel* (1983). *Le Fils du Temple* avait obtenu, en 1978, le Prix du Conseil culturel de la Communauté française.

⁵ Au début du siècle, Mirabeau était un grand classique. Souvenir de collègue, un livre de ma bibliothèque en témoigne : *Discours choisis de Mirabeau*. Édition allemande de H. Fritsche, directeur de la Friedrich-Wilhelms-Schule à Stettin, traduite et augmentée par Edm. Remy, docteur en philologie. Decallonne-Liagre, imprimeur-éditeur, Tournai, 1901. L'introduction cite

Le roman dont on parlait, nous dit-il, parce qu'il avait été lancé par un article dithyrambique de Léon Daudet, éditorialiste de *L'Action française*. Il s'agissait de la première œuvre de Bernanos : *Sous le soleil de Satan*. Le professeur nous lut, entre autres, la page — digne d'une anthologie — où le romancier décrit Anatole France sous les traits de l'académicien Saint-Marin (l'Hexagone réduit à une minuscule enclave italienne). Dès la première phrase, nous fûmes conquis : « L'illustre vieillard exerce, depuis un demi-siècle, la magistrature de l'ironie. »

Ce qui me frappait dans cette lecture professorale, outre les allusions aux mots « pipés », c'était le morceau de bravoure sur les « jeunes grammairiens » (pourquoi eux ?) s'extasiant devant telle phrase d'Anatole France « aussi rouée qu'une ingénue de théâtre ». Bernanos y allait d'une période sur le style d'Anatole France : « De page en page, la vérité qu'il énonce d'abord avec une moue libertine, trahie, bernée, brocardée se retrouve, à la dernière ligne, après une suprême culbute, toute nue sur les genoux de Sganarelle vainqueur »...

Cette Vérité toute nue sortant de son puits pour s'asseoir sur les genoux du personnage favori de Molière, ce numéro de cirque ravissait des rhétoriciens adolescents dont les plus curieux de lecture ne connaissaient guère que le quintette d'écrivains dont le nom commençait par la lettre B : Barrès, Bazin (René, l'oncle d'Hervé !), Benoît, Bordeaux, Bourget⁶. Et voici qu'un autre B (Bernanos) effaçait tous les autres, si bien que *Sous le soleil de Satan* fut le sujet de mon premier article

une description de Mirabeau à la tribune, par Victor Hugo. C'est une page d'anthologie, un festival de mots.

⁶ En marge des leçons, pour remplacer les cinq ou dix minutes de « colloque » prévues entre deux cours, certains professeurs nous lisaient quelques pages des romanciers à la mode dans les années Vingt. Je me souviens, entre autres, du *Sens de la mort*, de Paul Bourget, et du *Labyrinthe* d'Edouard Estaunié. Plus tard, je n'ai guère lu Bourget, mais j'ai aimé les romans d'Edouard Estaunié pour leur sens du mystère né de la solitude. Quant à Barrès, « Prince de la Jeunesse », je lui suis resté fidèle au point de vouloir écrire un essai sur l'auteur de *Sous l'œil des Barbares*. Autant le nationalisme barrésien me déplaisait, autant j'étais séduit par l'individualisme esthétique du *Culte du Moi* et surtout par *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*. C'est Barrès qui me fit découvrir la Tolède du Greco, Venise, Sparte et surtout l'Oronte d'un Proche-Orient où j'ai retrouvé les Templiers. Défenseur de l'idéalisme moral et des familles spirituelles de la France, Barrès m'a introduit au « mystère en pleine lumière ». Le jardin des Lettres devenu un paradis terrestre. Barrès fut l'homme libre dont rêva Baudelaire, l'égotiste dont l'esprit de finesse, très peu stendhalien, réprouvait la logique intellectuelle. Le dilettante inspiré a fait dialoguer « la chapelle et la prairie » dans la *Colline inspirée*, un des plus beaux livres de cet artiste du style, de ce musicien de la phrase qui a voulu prolonger l'incantation qu'il trouvait dans « le Graal des poètes romantiques ». Mon essai barrésien — véritable centon de citations — git encore au fond d'un tiroir.

de critique dans une revue estudiantine, *La Nouvelle Équipe*. Cet article me valut une lettre de Bernanos, une lettre d'autant plus précieuse que l'écrivain — il débutait à 38 ans ! — m'exposait le propos de son œuvre future. D'autres lettres suivirent qui figurent désormais dans les volumes publiés de la correspondance de Bernanos⁷.

Tandis que je notais, à votre intention, quelques réflexions sur « la clef des mots et le sens de l'écriture », je recevais de l'université de Lille un ouvrage collectif publié par la *Revue des sciences humaines* et consacré à Bernanos. Il s'agit d'analyses formelles embrassant rhétorique, stylistique, onomastique, sémiologie du texte, analyse de discours et de récit. Des spécialistes du langage voulaient prendre le relais des critiques de toute obédience qui, depuis soixante ans, dit l'avant-propos, « questionnaient de préférence le *sens*, religieux, théologique, mystique, politique, social et historique de l'œuvre bernanosien⁸ ».

Dans l'histoire littéraire de notre siècle voué aux révolutions culturelles, tout se passe donc comme si les exégètes de Bernanos — on les compte par dizaines ! — avaient négligé, de propos délibéré, le style de l'écrivain. Ladite *Revue des sciences humaines* — coïncidence qui me ravit — porte en grandes lettres, sur la couverture, les *mots* qui avaient frappé notre classe de rhétorique, en 1926, dès les premières lignes de *Sous le soleil de Satan* : « Voici l'heure du soir qu'aima P. J. Toulet. Voici l'horizon qui se défait »...

Notre adolescence était heureuse de voir un romancier nouveau préluder par un lever de rideau découvrant l'auteur des *Contrerimes* en termes lyriques : « Voici l'heure du poète qui distillait la vie dans son cœur, pour en extraire l'essence secrète, embaumée, empoisonnée. »

Ces émotions juvéniles furent déterminantes pour ma carrière littéraire.

*

À l'époque « héroïque » où l'on travaillait douze et parfois quinze heures par jour, mon double métier de journaliste et d'écrivain m'a entraîné à œuvrer sur trois

⁷ *Combat pour la vérité (1904-1934)* et *Combat pour la liberté (1934-1948)*, Paris, Plon, 1971.

⁸ Bernanos. *Revue des sciences humaines* publiée par l'Université de Lille III. Textes recueillis par Jacques Chabot. 1987-3.

plans d'écriture. Fervent de musique, il m'est arrivé de me comparer à un organiste devant trois claviers : la recension rapide d'un livre pour une rubrique quasi journalière, le feuilleton (ou rez-de-chaussée) hebdomadaire, l'essai publié en volume groupant des études réunies sous un thème unique⁹.

Ainsi donc je fus amené à m'interroger d'une manière constante sur la pérennité du langage et je me questionne encore sur le destin littéraire des mots, en cette fin de siècle où les médias remettent chaque jour en question des signes de moins en moins déchiffrables pour les non-initiés.

*

La démarche de l'écrivain oscille entre le pouvoir des mots et leur impuissance à dire l'indicible, entre la volonté d'aller au-delà du réel et le refus de traduire l'inexprimable. Le drame de l'impossible communication pourrait tenir en quelques formules empruntées à une histoire littéraire de *l'homo sapiens* où, par exemple, Samuel Beckett répond à Shakespeare. Au *Words, words, words* d'Hamlet l'auteur d'*En attendant Godot* réplique, en s'excusant : « Nous n'avons que les mots, Monsieur. »

Le triomphe de l'image sur l'écriture s'accompagne du cliquetis d'un trousseau de clefs. Cérébralisée à l'extrême par le snobisme intellectuel d'une « république de professeurs » oscillant entre l'anarchie et l'élitisme, une certaine critique littéraire — dont l'influence est heureusement limitée — semble avoir l'obsession du mot-clef. Devant les commentateurs délirants, souvent arrogants, qui s'entêtent à infléchir et à gauchir une œuvre dans le sens de leur propre idéologie, Julien Gracq murmure, dans ses *Lettrines* : « Que dire à ces gens qui, croyant posséder une clef, n'ont de cesse qu'ils aient disposé votre œuvre en forme de serrure ? »

La « sollicitation du texte » est un des travers de la Nouvelle Critique.

*

⁹ *Chercheurs de Dieu* (1941), *La poésie et l'amour* (1946), *Des chants du désert au Jardin des Roses* (1949), *La science du bien et du mal* (1954), *Panorama du ballet d'aujourd'hui* (1956), *Écrivains en aveu* (1962), *La ceinture de feuillage* (1966), *Le Feu du ciel* (1969), *Classiques de l'An 2000* (1971), *L'Abécédaire du meunier* (1974), *La Pierre et le Pain* (1980), *La poésie et le sacré* (1986).

L'écrivain le plus riche n'a que de pauvres mots pour traduire cette *elatio* qui est tout à la fois, pour Cicéron, grandeur d'âme et sublimité du discours. Le curé de campagne de Bernanos n'ambitionne pas d'écrire des « élévations sur les mystères », avec des périodes à la Bossuet. Il se borne à noter, dans son *Journal* : « C'est une des plus incompréhensibles disgrâces de l'homme, qu'il doive confier ce qu'il a de plus précieux à quelque chose d'aussi instable, d'aussi plastique, hélas, que le mot. Il faudrait beaucoup de courage pour vérifier chaque fois l'instrument, l'adapter à sa propre serrure. » (Ajoutons ici un correctif : la plasticité du mot est une des richesses de la langue française. Une richesse telle qu'elle permet toutes les prodigalités quand elle est aux mains des surréalistes, des dadaïstes, des lettristes et autres manipulateurs. La plasticité peut aboutir aux montres molles de Salvador Dali...)

Ce qui m'a frappé quand Bresson a filmé le *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos, c'est qu'il a projeté à l'écran les pages du cahier où son héros sacerdotal était censé avoir consigné des états d'âme que la bande sonore ne suffisait pas à traduire, à « proférer », à mettre en avant. L'écriture — devenue « l'encre de lumière » dont a parlé Cocteau — l'emportait sur l'image. Beau sujet de dissertation sur le thème de l'audiovisuel¹⁰ !

*

J'ai retrouvé par hasard un article de Franz Hellens¹¹ où l'auteur de *Mélusine ou la robe de saphir*¹² — ouvrage récemment réédité — parle du « miraculeux office » des mots qui renouvellent, pour notre esprit, « une clarté directe sur les choses ordinaires » en même temps qu'ils provoquent « une illumination de l'invisible ».

Illuminer l'invisible... Nous rejoignons la formule dont Barrès a fait le titre d'un livre : « le mystère en pleine lumière ». Le même Barrès écrivait à propos de

¹⁰ Plus récemment, le film tiré de *Sous le soleil de Satan* par Maurice Pialat (avec un Depardieu ensoutané) est loin d'avoir la même classe que le *Journal d'un curé de campagne* filmé par Bresson, lequel a aussi porté à l'écran l'étrange personnage de Mouchette, « petite servante de Satan, sainte Brigitte du néant ».

¹¹ « De l'abus des mots ». *Revue Générale*, 1971, II.

¹² Franz Hellens, *Mélusine ou la robe de saphir*. Préface de Paul Gorceix. Éditions les Éperonniers, coll. « Passé présent », 1987.

Pascal : « Il s'agit pour l'artiste de faire voir, avec une parfaite clarté, les miracles du monde spirituel¹³. »

L'écrivain est un artiste qui nous livre la clef des mots parce qu'il s'applique, en artisan serrurier, à pratiquer un art d'écrire où trop d'apprentis ne deviendront jamais des maîtres.

*

S'il est vrai que le mot latin *vates* désignait tout à la fois le poète et le prophète, c'était une manière de sacraliser le mot : dès lors, considérés dans l'absolu ou dans l'intemporel, les écrivains spiritualistes participeraient au don de prophétie. Selon une vision idéaliste qui nous vient des « scribes inspirés¹⁴ » de la Bible ou du spiritualisme oriental, tels poètes et tels prosateurs relient le verbe de l'homme au *Logos* des Grecs ou au *Verbum* que les monothéistes appliquent au Verbe de Dieu par le signe mystérieux du Mot qui est l'indice de l'Esprit. Quand mon ami regretté le poète Pierre Emmanuel proclamait : « J'ai mission de dire », c'était un langage de prophète.

Qu'il s'en défende ou non, un écrivain authentique relève d'un certain spiritualisme quand il fait appel aux mots pour traduire une vision intérieure, — une vision parfois infernale, rarement paradisiaque, toujours humaine. Cet écrivain idéal dirait volontiers avec Dante :

O vous qui par la voie d'Amour passez,
prenez garde et voyez
s'il est douleur comme la mienne dure,
et souffrez de m'ouïr, pour seule grâce ;

¹³ Les pages sur Pascal ont été recueillies dans *Les Maîtres*, par Philippe Barrès qui justifie son choix de textes dans un avant-propos. La notion de « maître » impliquait, pour son père, quelque chose d'affirmatif et d'héroïque. Même s'il est lui-même un maître, un grand écrivain est toujours le disciple d'un « intercesseur », d'un plus grand que lui. Il reste que Barrès n'aurait pas rangé parmi ses maîtres Diderot, Rousseau et Renan qui figurent dans le livre posthume édité par son fils. *Le mystère en pleine lumière* est aussi un livre posthume dont le propos est précisé par la préface : « Maurice Barrès en avait longuement mûri, fixé la composition et c'était, au moment de sa mort, des nombreux ouvrages qu'il menait de front, le plus avancé. »

¹⁴ Cette expression évoque l'important ouvrage de Dom Hilaire Duesberg : *Les scribes inspirés*. Introduction aux livres sapientiaux de la Bible. Paris, Desclée De Brouwer, 1938-1939.

puis songez si mon âme
peut être hostel et clef de toute peine.

Hostel et clef. André Pézard a travaillé douze ans à la traduction des *Œuvres complètes* de Dante pour la Bibliothèque de la Pléiade. Sa version se joue des mots les plus insolites par des archaïsmes bien choisis, favorables à l'éclosion de la poésie. Littré disait : « Le vieux français, pour nous, c'est une langue étrangère qui se comprend d'emblée. » L'idéal de la traduction, c'est d'accéder à une langue qui soit « une en tous ». La clef du cœur ouvre, comme l'explique André Pézard, « la langue de la mémoire, des prières muettes et de la contemplation ». Telle est la mystique du langage et de l'écriture.

*

Médiateur (ce mot embrassant les médias), l'écrivain discerne, au-delà du réel banal, quotidien, une réalité profonde, voire un mystère qu'il *livre* à la lumière. *In lucem prodit*, précise Joubert. S'avancer dans la lumière, grâce au mot. Étrange ambiguïté du mot *livre* et du latin *liber*. Le livre délivre. Il nous libère.

Cette opération de la mystique littéraire est illustrée par la devise dominicaine imposant au « visionnaire » un rôle de truchement : *contemplata aliis tradere* (transmettre à autrui les choses contemplées). *Tradere* peut avoir un sens multiple : livrer, traduire, expliquer, commenter... sans pour autant trahir, comme l'insinuent deux mots italiens souvent cités, *traduttore traditore*, pour désigner le père — parfois anonyme — des « belles infidèles ».

À son rang d'exégète modeste, le critique prend le relais des créateurs (poètes, romanciers) ou des essayistes qui, eux aussi, pratiquent la mystique du mot. Récemment, je suis tombé en arrêt devant la première page du *Michel-Ange* de Romain Rolland : quelques lignes orchestrées comme un ballet pour Laurent de Médicis, Machiavel, Botticelli, autour d'un Savonarole au profil de bouc, aux yeux ardents. Le réformateur tyrannique « faisait danser des rondes à ses moines autour du bûcher qui brûlait des œuvres d'art¹⁵ ».

¹⁵ Romain Rolland, *La vie de Michel-Ange*. Illustrations composées et gravées sur bois par Paul Baudier. Paris, Librairie Hachette, 1925.

L'écrivain est le conquérant qui pénètre dans la citadelle imaginaire de Saint-Exupéry. Il y entre sans coup férir, parce que les clefs de la ville lui sont offertes sur un coussin de velours et de dentelle. Le velours et la dentelle des mots. Bernanos fait écrire à son curé de campagne : « J'admire les révolutionnaires qui se donnent tant de mal pour faire sauter les murailles à la dynamite, alors que le trousseau de clefs des gens bien pensants leur eût fourni de quoi entrer tranquillement par la porte sans réveiller personne. »

La force explosive des mots — anarchie, liberté, racisme, révolution, union sacrée, xénophobie, etc. — n'est plus à démontrer. Il faut aller plus loin, du côté de la métaphysique, ainsi que le suggère Pierre Emmanuel quand il dit que le corps à corps de Jacob avec l'Ange¹⁶ est un discours. Aux yeux du poète, la lutte avec l'Ange symbolise notre combat personnel avec Dieu afin de ravir, en petits Prométhéen, le feu des mots et recevoir le sens comme un don divin, — la grâce de comprendre. La lutte de Jacob, c'est le combat du langage humain avec le Verbe de Dieu. Pierre Emmanuel a explicité sa pensée tout au long de son oeuvre. Il dira, dans *Le Goût de l'Un* : « Nous sommes langage incarné : jusque dans la hauteur des symboles, nous n'échappons jamais à la présence concrète du mot. Si nous y échappions, nous cesserions d'être. » Comprendre ou mourir.

En dernière analyse, nous sommes prisonniers des mots et de leur clef. Et cependant... De la clef des champs à la clef des songes s'échelonnent tous les symboles de l'évasion dans l'espace et dans le temps.

Geôliers débonnaires, les mots nous emprisonnent et nous délivrent. C'est un des mystères de l'écriture.

*

¹⁶ *Jacob*. Paris, aux Éditions du Seuil, 1970. On sait comment le grand peintre romantique Eugène Delacroix immortalisa l'épisode biblique de la lutte de Jacob avec l'ange par une fresque dans la Chapelle des Anges de l'église Saint-Sulpice, à Paris. Cf. ma communication à la séance mensuelle du 12 septembre 1981 : *Écriture et peinture dans le Journal d'Eugène Delacroix*.

Du *Jaccuse* d'Émile Zola au « Ne jugez pas » d'André Gide, l'écrivain aurait, comme le prêtre, une participation au pouvoir des clefs, le droit d'absoudre ou de condamner en prononçant des mots fatidiques, sacralisés par la « grâce d'écrire¹⁷ ».

Pouvoir démiurgique... pouvoir faustien. L'action créatrice du poète ou du romancier relève d'un mystère que toutes les gloses ne peuvent élucider, parce que la force de certains mots isolés, jumelés ou associés dans un contexte, cette force, cet impact ne peuvent être mesurés par un instrument fait de lignes, d'accolades, de diagrammes. Les graphiques de l'esprit de géométrie que l'on trouve aujourd'hui dans les textes de critique ont, paraît-il, une valeur didactique aux yeux de sous-développés intellectuels pour qui le visuel seul existe.

Dans une longue lettre désabusée, un professeur de littérature d'une Faculté de philosophie et lettres m'a dit combien il était effaré de constater que ses étudiants sont fermés aux écrits de grands poètes tels que Baudelaire ou Rimbaud, dès qu'il s'agit de s'aventurer en sortant du concret, dès qu'il leur faudrait aller au-delà du sens obvie. Ils répugnent à franchir le seuil du mystère.

*

Mon propos n'est pas de porter de l'eau au moulin de ceux qui voudraient faire le procès d'un structuralisme déjà mis en accusation par un sursaut spiritualiste. Je me borne à rappeler certaines propositions éparses dans plusieurs de mes livres. Je continue à tracer des sillons vers le même horizon, avec l'obstination du laboureur dans la *Chute d'Icare* de Breughel¹⁸.

Quelle que soit son audience, l'écrivain ajoute quelques pages à la chronique littéraire de l'humanité où l'on trouve une éthique, une philosophie, mais aussi une mystique si on considère que l'écriture peut révéler la part obscure de l'être humain, celle qu'il dérobe aux regards inquisiteurs.

¹⁷ Bernanos semblait hanté par l'analogie entre le pouvoir démiurgique de l'écrivain et le privilège sacerdotal d'absoudre. Il a fait de l'abbé Cénabre (dans *L'Imposture* et dans *La Joie*) un « démoniaque amateur d'âmes, anxieux de voler le secret de Dieu inscrit en chaque être » (Michel Mourre, dans le *Dictionnaire des personnages*, Paris, Laffont-Bompiani, 1960). Il y aurait un parallèle à établir entre l'abbé Cénabre, de Bernanos, et, d'autre part, l'abbé de Pradts, de Montherlant, dans *La Ville dont le prince est un enfant*, puis dans *Les Garçons*.

¹⁸ Cf. Philippe Roberts-Jones, *Bruegel. La Chute d'Icare*. Office du Livre, coll. « Les chefs-d'œuvre absolus de la peinture », 1974.

Pendant de longues années, j'ai étudié la littérature d'aveu, les confessions littéraires et les journaux intimes¹⁹. Pour le diariste comme pour le poète et le romancier, l'acte d'écrire est la déposition d'un être humain qui traduit ses états d'âme²⁰ beaucoup plus que ses « états de corps ». Au-delà de son bulletin de santé morale, l'écrivain révèle en mots plus ou moins précis son aventure intérieure, avec ses élans et ses replis, ses élévations et ses chutes, ses victoires et ses échecs. Dans l'énorme littérature d'aveu où le scripteur multiplie confidences et divulgations touchant sa vie souterraine, on accède à une certaine mystique de l'écriture qu'il est malaisé de cerner par approximations, comme tenta de le faire Charles Du Bos qui s'entendait cependant à décrypter le message littéraire. Appliquée au témoignage de l'écrivain, la psychanalyse peut décoder des secrets, mais elle ne peut franchir certains seuils de la conscience. Parler de l'inconscient, du subliminal, c'est tenter de donner un nom philosophique, sinon médical, à ce qui relève des « puissances de l'âme ».

La mystique littéraire couvre et anime un domaine si vaste que les explorations de la critique ne peuvent en atteindre les confins. Thierry Maulnier nous tend une clef lorsqu'il dit : « Un grand critique est celui qui raconte son âme à travers un chef-d'œuvre. » Encore une fois, ce serait un beau sujet de thèse si nos universitaires étaient plus près de l'Esprit que de la Lettre, plus sensibles à l'esprit de finesse qu'à l'esprit de géométrie.

*

Durant toute ma vie, j'ai défendu la charité intellectuelle qui incite le critique à rencontrer l'Autre, à l'écouter pour le comprendre. Aujourd'hui encore, dans ma

¹⁹ Dans le récent *Journal* de Matthieu Galey (Paris, Grasset, 1987), le futile et même l'ignoble sont parfois sauvés par le choix des mots.

²⁰ Après le Concile Vatican II, des prêtres progressistes ont remplacé — dans leurs homélies et même dans les prières publiques — le mot « âme » par le mot « cœur ». Au point que le mot « âme » semblait avoir été rayé du vocabulaire parlé ou écrit, par une sorte de laïcisme rationaliste. Et voici que le mot a reparu à la manière d'un lieu commun, dans le langage des politiciens et des hommes d'affaires les moins suspects de spiritualisme... Ils parlent de leurs « états d'âmes », mais encore de messes et de grand-messes alors que le clergé a remplacé ces mots par « eucharistie » et « célébration eucharistique ». Curieux transfert des mots dans une société désacralisée qui parle de conclave plutôt que de caucus ou de conciliabule (un mot qui vient aussi de l'histoire ecclésiastique).

retraite, parce que je suis l'auteur *d'Écrivains en aveu*, je reçois de scripteurs inconnus ou jamais rencontrés des confessions écrites dont la plupart sont impubliables. Ce n'est pas qu'elles soient trop intimes (le laxisme actuel, encouragé par les médias, autorise toutes les audaces), mais ces confessions ne sont pas « littéraires ». Il leur manque l'originalité dans l'agencement des mots qui sauvait, par exemple, le monologue de Berthe Bovy interprétant *La voix humaine*, de Cocteau. La banalité des conversations téléphoniques a tué la littérature épistolaire qui donnait aux mots une valeur amplifiant l'écriture romanesque dans un chassé-croisé doublant la valeur testimoniale de nos écrits.

Certains de nos livres sont, en quelque sorte, de longues lettres que nous adressons à des amis connus ou inconnus. Ils nous délivrent en opérant une purification appelée *catharsis* depuis Aristote. De fait, un livre-confession pourrait être une représentation dramatique dont le lecteur serait le spectateur. Le mot deviendrait ainsi un exutoire, selon l'expression involontairement comique de Flaubert : « Pour moi, j'ai un exutoire (comme on dit en médecine). Le papier est là, et je, me soulage. »

La manie épistolaire cherche parfois des correspondants fictifs. Elle peut relever de cette « folie douce » qui permet aux psychiatres d'invoquer la schizophrénie ou bien ce dédoublement de la personnalité si fréquent dans l'histoire littéraire. Telle femme qui se croit la marquise de Sévigné se libère par des lettres chargées d'un mystérieux pouvoir apaisant. Des missives sans réponse ont peut-être sauvé du désespoir un être qui dissimulait un secret tourment. Le correspondant tenace ou l'épistolaire obstinée se réfugient dans la mystique des mots comme dans une prière. La lettre qui sauve...

*

Que des mots soient restés sans écho importe peu. Des milliards de mots ne sont pas allés au-delà des fonds de tiroirs, des corbeilles à papier, des coffrets à serrures, des archives intimes détruites par des héritiers ignares, désinvoltes ou excédés. Beaucoup d'entre nous pourraient citer des cas navrants, à cet égard. Calligraphiés sur parchemin ou griffonnés sur du papier à chandelle, des messages peut-être

importants se sont perdus sans modifier le cours des choses ou l'ordre du monde, en dépit des barbouilleurs de graffiti qui croient à la magie du mot.

Depuis l'Antiquité, les graffiti traduisent en partie la vie souterraine de l'humanité. Il y aura toujours des émules de Rétif de la Bretonne, noctambule parisien, couvrant d'inscriptions les parapets de Ile Saint-Louis, alors qu'il est l'auteur de quelque deux cents ouvrages.

Phénomène de société, la petite guerre des graffiti n'a pas plus d'importance que la superposition d'affiches — aussitôt lacérées — en période électorale. Guerre microcholine, sans doute, où la balistique des mots a une trajectoire d'une portée très limitée. Toutefois, la logomachie, au royaume des lettres, a un impact important aux yeux des lucides qui discernent, dans tout discours, un sens profond qui n'est pas incompatible avec le plaisir du texte²¹.

*

Vieux journaliste lancé dans le « mouvant », dans ce que René Béhaine (un romancier de ma jeunesse) appelait « la foule horrible des hommes », j'ai parfois l'impression d'accomplir un labeur de Sisyphe cherchant une clef qui serait un passe-partout. Commencée avec *Chercheurs de Dieu*, cette interminable enquête au royaume de Sa Majesté le Mot a couvert toute ma vie d'écrivain vouée à l'idéal pour les uns, à l'utopie pour les autres.

Jusqu'à la fin, je resterai fidèle à une écriture formée par d'innombrables lectures. En ce temps où le laxisme verbal rejoint le débraillé vestimentaire, j'observe la génération nouvelle qui apprend à lire dans les bandes dessinées et qui est initiée au bon langage en écoutant le charabia hésitant des coureurs cyclistes et de ces champions de « foot » troqués à coups de millions d'un pays à l'autre, tandis qu'à l'extrême opposé nos trissotins font de l'élitisme radiophonique. Que dire aussi des précieuses ridicules au sourire commercial qui, au petit écran, s'appliquent à parler « pointu », à la parisienne, avec un manque de naturel

²¹ Mai 68 vit fleurir les graffiti, à Paris, autour de la Sorbonne. On cite volontiers, à ce propos, le « Dieu est mort ». Signé : *Nietzsche* qui appela aussitôt, sur la même muraille, une riposte logomachique : *Nietzsche est mort. Signé Dieu*.

consternant ? Comme beaucoup d'auditeurs et de téléspectateurs, je souffre tous les jours d'entendre des mots défigurés sinon massacrés.

Ces bavardages, on les oublie quand on entend, en contrepartie du bla-bla médiatique, un chanteur très écouté entonner la louange des mots de la langue française avec plus de ferveur que Brunet Latin ou Rivarol. Je songe à une chanson d'Yves Duteil, *La langue de chez nous*, dédiée au Québécois Félix Leclerc. Cette nouvelle « défense et illustration de la langue française » mérite d'être citée en cette enceinte académique :

C'est une langue belle avec des mots superbes
Qui porte son histoire à travers ses accents
Où l'on sent la musique et le parfum des herbes...

Le poème de ce troubadour moderne contient une expression qui va très loin dans la fusion du signe et du sens, quand Yves Duteil célèbre notre langue

Où la saveur des choses est déjà dans les mots²²...

*

J'arrête ces variations sur des airs connus pour formuler une profession de foi littéraire.

À l'École de la Vie, les mots — savourés, dans ma jeunesse, comme des friandises — m'ont appris à connaître et à reconnaître le Beau auquel j'associe le Bien, à l'instar des Grecs.

Les mots ont tendu à mon impatience les clefs du Royaume de la sérénité et de l'espérance. Des signes m'ont guidé parmi des myriades d'idées croisées, effleurées, entrevues dans cette noosphère imaginée par Teilhard de Chardin.

Sur terre, il nous arrive de trébucher sur les pierres d'un immense chantier toujours ouvert pour accueillir l'édifice de la Vérité. Alors nous écoutons les voix du silence et nous rejoignons les poètes — majeurs ou mineurs — disant avec le

²² Yves Duteil, *Les mots qu'on n'a pas dits...* 96 chansons. Paris, Nathan, Éditions de l'Écritoire, 1987.

Claudé du *Soulier de satin* : « Comme le sens a besoin de mots, ainsi les mots ont besoin de notre voix²³. »

Les mots requièrent aussi, parfois, la ferveur d'un silence éloquent.

Copyright © 1988 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Marcel Lobet, *Clef des mots et sens de l'écriture* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1988. Disponible sur : < www.arlfb.be >

²³ *Le Soulier de satin*. Deuxième journée. Scène V. Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1965.